

**Zeitschrift:** Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie

**Band:** 10 (1877)

**Artikel:** Le problème christologique : dans les limites du nouveau testament

**Autor:** Chapuis, Paul

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-379215>

#### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE PROBLÈME CHRISTOLOGIQUE

## DANS LES LIMITES DU NOUVEAU TESTAMENT<sup>1</sup>

---

Depuis tantôt six mois que l'autorité supérieure m'a appelé du fond de nos montagnes aux hautes et importantes fonctions dans lesquelles je viens d'être installé par les paroles aussi éloquentes que sympathiques de M. le chef du département de l'instruction publique et des cultes, je me suis tourmenté à chercher pour la solennité qui nous réunit maintenant un sujet qui sans être banal ne fût pourtant pas une question spéciale réservée aux théologiens de profession, un sujet, en un mot, digne d'attirer pendant quelques instants votre attention et propre aussi à vous faire connaître l'esprit général et la méthode de mon enseignement. J'ai longtemps erré; j'ai parcouru en tous sens ce vaste domaine de la théologie dans lequel je suis appelé à travailler comme ouvrier. Cette hésitation vous surprend peut-être et vous seriez tout disposés à l'attribuer à une trop grande abondance de richesses. Sans contredit, il n'est pas dans les sciences religieuses de champ plus riche en questions de tout genre et qui s'adressent à tous que celui qui fait l'objet de nos études spéciales.

Le Nouveau Testament constitue les sources par excellence de la religion chrétienne. C'est là que le fidèle puise la nourriture de sa foi, les lumières divines dont il a besoin; c'est là que nos pasteurs cherchent et trouvent les éléments essentiels

<sup>1</sup> Cette étude, essentiellement méthodologique, a été lue comme discours d'installation dans la chaire d'exégèse du Nouveau Testament, à l'académie de Lausanne. Nous aurions aimé à lui donner, pour la *Revue*, une forme quelque peu autre et surtout plus développée. Cependant des motifs impérieux nous commandent de laisser à ce travail sa forme primitive, quitte à revenir plus tard sur les différentes questions qu'il soulève. Du reste, en tant que discours, il ne sera peut-être pas déplacé dans ce premier numéro de notre *Revue*, qui commence sa huitième année.

de leurs exhortations ; c'est là enfin que tous ceux qui veulent apprendre à connaître dans sa séve, dans son originalité première, le christianisme pour l'attaquer ou le défendre, sont tenus de prendre leurs informations, au risque de se tromper étrangement sur sa nature et sa valeur. Ce livre constitue en effet la base essentielle et fondamentale de la théologie chrétienne tout entière, dans ses diverses disciplines. L'histoire de l'église y trouve ses premiers principes, l'origine et souvent les causes de ces immenses transformations, de cet admirable développement par lesquels a passé la société chrétienne. On peut dire d'un autre côté que l'histoire des dogmes, ou si l'on veut l'histoire de l'église dans le domaine des idées religieuses, n'est autre chose que l'exposé des manières diverses de concevoir et de comprendre dans le cours des siècles les faits et les notions exprimés dans les écrits du Nouveau Testament, considérés comme la source la plus ancienne et la plus sûre, et par conséquent comme la norme du véritable christianisme. C'est dire aussi que la dogmatique d'un côté, la théologie spéculative ou, si l'on veut, la philosophie chrétienne de l'autre, tiennent de près à notre domaine. L'Ancien Testament enfin est lui-même étudié en vue du Nouveau, pour expliquer et mettre en lumière la genèse de ce dernier. Ce document est donc, au point de vue théologique, le centre d'où tout rayonne et auquel viennent se rattacher nos différentes disciplines. Ce fait, à lui seul, est bien propre à nous montrer la grandeur de la tâche qui nous est imposée et nous n'oserions envisager sans crainte l'immense responsabilité qui pèse sur nous, si nous ne pouvions compter sûrement sur le triomphe final de la vérité, qui finira par anéantir un jour toutes les erreurs dont nous pourrions nous rendre coupables, et si nous n'avions pas une ferme confiance dans le secours qui nous sera donné de Dieu.

Et, messieurs, nul de vous n'en ignore, les questions que soulève ce livre et son contenu demandent aujourd'hui plus que jamais aux penseurs, aux hommes qui s'occupent des sciences religieuses, des réponses pressantes, plus approfondies, plus vraies si possible que celles qu'ont données les

siècles passés. Elles demandent des solutions nouvelles en harmonie avec l'esprit de notre temps, avec les conceptions qu'il s'est formées par l'étude de l'homme et de la nature. Or, au milieu de tous ces problèmes, il en est un que peut-être vous ne considérerez point sans intérêt. Il a le don, bien légitime du reste, de passionner les esprits, et c'est lui surtout qui depuis un demi-siècle environ réclame une étude nouvelle en rapport avec les idées que, sous l'influence des progrès de la connaissance humaine, nous nous faisons des relations de Dieu avec le monde, du fini avec l'infini, du divin avec l'humain.

Il s'agit, vous l'avez deviné, de la *question christologique*, non point dans son ensemble, cela va sans dire, mais dans la sphère du Nouveau Testament. Nous avons à déterminer nettement la valeur et le caractère de la personne de Jésus de Nazara, telle qu'elle ressort de nos documents sacrés. Il a été dans le sens précis de ce terme le fondateur d'une religion nouvelle qui a pesé d'un grand poids dans les destinées de l'humanité et que nous prétendons être sinon dans toutes ses manifestations, du moins dans son essence, dans son principe, la religion définitive et parfaite. Le problème a donc une suprême importance ; mais ce n'est pas, je tiens à le constater expressément dès l'abord et à le bien faire entendre, une question de foi, une question religieuse qui reste elle-même entièrement réservée, mais un problème scientifique. Au point de vue purement religieux, la personne de Jésus - Christ a exercé et exerce encore une puissante influence, et depuis dix-neuf siècles plus d'un croyant a pu s'appliquer la parole du vieux saint Paul : *Christ est ma vie*<sup>1</sup>. C'est là un fait d'expérience indubitable, un fait bien constaté ; mais ce n'est pas la réponse au problème, c'est le problème lui-même, qu'il s'agit de résoudre. Au point de vue scientifique, nous nous demandons quelle est l'image, la vraie représentation de cette personnalité, si puissante qu'elle agit aujourd'hui encore dans les âmes, quelle est la cause, la nature de la cause qui corres-

<sup>1</sup> Philip. I, 21.

pond à un si grand effet. Le fidèle sent, fait l'expérience ; l'homme de science, qui, pour bien saisir le phénomène, doit être lui-même aussi un croyant, se rend compte de l'impression reçue et l'analyse.

Le problème qui va nous occuper a fait l'objet de discussions sans nombre dans l'église. Dès l'origine de savants penseurs s'en sont informés ; les conciles ont donné des solutions qui prétendaient s'appuyer sur l'Ecriture. Mais les formules des conciles catholiques, des diètes et des synodes protestants, les confessions de foi dogmatiques anciennes et modernes subissent la loi commune du développement et demandent sans cesse à être réformées et corrigées. Toutefois, dans la question que nous avons en vue, l'étude sérieuse et approfondie ne date pas de bien loin en arrière. La réformation, occupée avant tout de sa lutte contre Rome et des intérêts religieux, accepta en beaucoup de points et sans bénéfice d'inventaire la doctrine romaine, telle que l'avaient constituée les siècles. La christologie en particulier fut laissée intacte et l'on vécut pendant trois cents ans et plus de ce capital, sans songer qu'ici aussi une transformation était urgente, était réclamée par les principes mêmes qu'inaugura le grand mouvement religieux du XVI<sup>e</sup> siècle.

Beaucoup d'esprits fort sérieux et certainement très respectables se contentent encore des vieilles formules ; mais qu'on l'approuve ou qu'on le désapprouve, peu importe ici, il se fait sentir dans l'église un mouvement puissant qui pousse à un remaniement complet de la question christologique. Ce phénomène me paraît tenir à deux causes principales. D'un côté les progrès accomplis dans le domaine des connaissances humaines, la manière plus approfondie et plus vraie de traiter les notions morales et religieuses nous font un devoir de refaire selon nos moyens le travail des siècles précédents. D'un autre côté, notre temps peut revendiquer pour lui, sans faire tort à sa modestie, le renouvellement des études et des méthodes historiques et à ce fait surtout se rattache la transformation christologique et dogmatique qui s'opère et dont nous appelons de tous nos vœux le prompt achèvement.

Depuis que Schleiermacher d'un côté, Strauss et Baur de l'autre, eurent accompli dans le domaine théologique une révolution et parfois une destruction qui a pu effrayer d'abord, l'Allemagne scientifique a compris qu'une des bases essentielles, indispensables d'une dogmatique digne de ce nom était l'étude sérieuse et historique de la personne de Jésus et des origines du christianisme. Ce mouvement généreux nous a valu des ouvrages d'une haute érudition, des travaux distingués, qui font la gloire et la valeur de la théologie allemande.

En France et chez nous, ce besoin de l'histoire en théologie s'est fait sentir beaucoup plus tard, ou plutôt, on peut le dire, il commence seulement à se manifester. Cette infériorité d'un moment serait facile à expliquer par la situation particulière de la France protestante et par d'autres causes encore. Dans notre pays, en particulier, l'élan religieux et philosophique qu'inaugura Vinet et que continuèrent brillamment quelques-uns de ses amis et disciples se porta principalement sur l'apologétique. Il établit la valeur du christianisme et son droit à se nommer la religion absolue sur des arguments spéculatifs, et revendiqua hautement, avec éloquence parfois, les droits légitimes et imprescriptibles de la conscience morale oubliée ou même anéantie par les penseurs d'outre-Rhin. Tous ces travaux n'ont pas été perdus pour la théologie, bien loin de là, et nous sommes heureux de nous sentir nous-mêmes sous cette vivifiante influence et de nous nommer les disciples de nos grands penseurs.

Toutefois, pour que cette apologétique chrétienne, cette philosophie religieuse ait une base solide, il est de toute nécessité qu'elle soit appuyée et confirmée par les faits, qu'elle montre jusqu'à quel point et dans quel degré elle a le droit de s'appeler chrétienne. Dans ce but, nous aussi nous avons à profiter, à faire, à refaire, à corriger s'il le faut les études historiques commencées ailleurs que chez nous.

Dans ce débat et ces recherches, le théologien du Nouveau Testament a avant tout le rôle d'un historien. Laissant de côté, autant du moins que cela se peut faire, les préoccupations dogmatiques, il doit rechercher les bases historiques, les éléments

primitifs de la question. Il expose non ses idées, les conceptions qu'il s'est faites, mais avec tout le soin, toute l'exactitude dont il est capable, celles qui présidèrent à la naissance du christianisme, celles de Jésus et des premiers écrivains chrétiens. Remarquez-le, messieurs, je ne demande pas à l'historien, surtout à l'historien religieux, ce qu'on est convenu de nommer l'impartialité absolue. On a voulu imposer celle-ci comme règle et condition de toute étude sérieuse ; mais c'est là une utopie que ceux-là mêmes qui sont les plus ardents à la réclamer et à la vanter sont les premiers à faire mentir. Et d'ailleurs fût-elle même dans le domaine des faits réalisables, je la considérerais comme le plus grand des malheurs. Pour l'étude d'un sujet, il faut l'amour de ce sujet, et l'on ne peut aborder la personne de Jésus sans un sentiment pareil. Il s'agit sans doute de voir les choses et les hommes tels qu'ils sont ; mais toujours est-il que nos yeux spirituels sont formés de telle manière que suivant notre développement, le milieu qui nous a formés, nous considérons les faits sous un angle spécial, et pour nous, messieurs, cet angle peut se déterminer par le postulat suivant : Jésus-Christ est le sauveur du monde, mon expérience, ma conscience morale, ma foi me l'affirment ; il me reste à pénétrer ce fait par mon intelligence, à le concevoir par l'histoire.

C'est dans cet esprit que je voudrais aborder ici le grave problème du Christ du Nouveau Testament, non pour le résoudre absolument, c'est la tâche de mes études et de ma vie, mais pour indiquer en peu de mots la méthode que je crois bonne et que j'essaierai de suivre. Vous ne vous étonnerez pas qu'en indiquant le chemin je ne décrive pas aussi le but ou le résultat du voyage. Il faudrait trop de temps pour parcourir la route entière, et puis, je l'avoue sans honte, je suis encore en voyage. Vous pardonnerez, n'est-il pas vrai, cette lacune ; vous la mettrez, si vous le voulez, sur le compte de la jeunesse d'un homme qui vient de quitter les bancs de l'auditoire et qui a eu à peine le temps de se reconnaître avant de monter dans la chaire professorale. Pour moi, je me console de cet état de choses par une pensée, triste à certains égards, mais consolante pourtant, c'est

que tant d'hommes blanchis déjà au milieu des labeurs sont à peine arrivés au but et par le ferme espoir que Dieu me donnera force et lumière pour faire moi aussi la portion du sentier qui m'est dévolue. Mais abordons sans plus tarder notre sujet spécial.

## I

Dans l'étude du Christ d'après le Nouveau Testament, nous avons deux points principaux à examiner. Une partie de nos sources nous parlent de Jésus, de sa vie, de ce qu'il a dit et fait durant sa carrière terrestre. Elles nous font connaître d'après la tradition la personne historique du Maître, ce qu'était dans son caractère et son enseignement Jésus de Nazara. Dans cette catégorie peuvent être rangés la presque totalité de nos évangiles synoptiques et en partie seulement l'évangile de Jean, écrit à un point de vue plus spécial. Le reste de nos documents, parmi lesquels nous trouvons surtout les épîtres et aussi le quatrième évangile, qui occuperait ainsi une place intermédiaire, nous donnent plutôt au sujet de Jésus ce que ses contemporains, ses amis, ses disciples plus ou moins immédiats ont dit de sa personne, l'impression que cette personnalité a faite sur eux et la manière dont ils se sont rendu compte de celle-ci. Nous avons ici une première appréciation de cette grande individualité, fondée, comme je le crois, sur l'histoire et sur l'expérience religieuse. En d'autres termes, le problème christologique considéré dans les limites du Nouveau Testament comprend une question historique, ou mieux encore une question de faits et une question dogmatique. Ce dernier terme mérite d'être précisé ; nous y reviendrons plus tard après avoir examiné la première partie du problème.

Nulle étude dans la théologie tout entière n'est aussi importante que celle de la personne historique du Christ. Pour bien saisir les grands mouvements religieux qui se sont manifestés au sein de l'humanité, il est absolument nécessaire de connaître aussi exactement que possible les fondateurs, les auteurs ou les promoteurs de ces phénomènes qui exercent sur

la vie, la civilisation, les destinées et la place des peuples dans l'histoire une influence aussi prépondérante. De nos jours ce besoin s'est de plus en plus fait sentir et l'on a fait de savantes recherches sur le Bouddha, sur Mahomet, par exemple.

Pour le christianisme, cette étude est encore plus essentielle si possible, grâce à l'importance que le fondateur de cette religion possède dans cette religion elle-même et à la place centrale qu'il y occupe. A bien des égards, le Bouddha et Mahomet n'ont été que les occasions ou les instruments des grands mouvements religieux qui portent leurs noms. Le corps de doctrine, les vérités religieuses et morales dont ces hommes ont été les premiers propagateurs existent en eux-mêmes, d'une manière indépendante de leurs personnes. Celles-ci n'ont dans le système qu'une place des plus minimes. Tout autre est la question pour le christianisme. Jésus de Nazara, à en croire le témoignage de l'histoire, ne s'est pas borné à se faire le porteur d'idées plus ou moins nouvelles, renouvelées ou développées, telles que celles du royaume de Dieu sur la terre, de la justice, de l'amour, de la miséricorde de Dieu qui est le père des hommes et non-seulement leur juge. Il n'a pas prêché un judaïsme spiritualisé seulement, mais par ses paroles et par ses actes, son martyre, par exemple, il a spécialement attiré l'attention de ses disciples sur sa propre personne à laquelle il a attribué une valeur particulière. De cette importance, de ce cachet spécifique que vous donnez ou refusez au fondateur du christianisme dépend aussi la valeur propre, la place spéciale que vous accordez à cette religion.

Aussi comprend-on fort bien, d'après ce que nous venons de dire, que tous les efforts de l'attaque et de la défense se concentrent sur ce point, que toutes les grandes tendances de la théologie moderne se distinguent les unes des autres par leurs diverses manières d'envisager la personne du Christ. Pourquoi avons-nous vu tant d'hommes distingués, mais d'opinions différentes, opposées même, depuis Strauss, Schleiermacher, Neander jusqu'à Keim, de Pressensé et Renan, pour ne citer que quelques noms, appliquer tout leur talent et leur vaste savoir au problème dont nous parlons? Ce fait ne montre-t-il pas déjà

à lui seul toute l'importance que l'église et le christianisme entiers attachent à cette question compliquée.

Je dis compliquée et elle l'est en effet. Strauss le premier, Strauss qui inaugura à bien des égards les recherches sur le Christ historique, en fit la dure expérience. Il nous a donné un grand enseignement. Malgré la part de vérité que renferme son point de vue, il nous a montré que, pour arriver à une solution de la question, il n'est nullement suffisant de critiquer, de dissoudre par l'analyse la vie du Christ des évangiles en appliquant partout un seul et unique procédé. Le mythe peut avoir ici et là sa raison d'être ; mais il n'explique pas tout. Rien n'est plus dangereux dans une question d'histoire que de vouloir, à bonne intention sans doute, reconstruire l'histoire au moyen d'un système philosophique, qu'il vienne de Hegel ou d'ailleurs. Toutefois, si le procédé de l'illustre mais trop ardent Wurtembergeois est maintenant partout abandonné dans ce qu'il a d'exagéré, il a néanmoins le mérite d'avoir frayé la voie à une étude vraiment historique. La *Vie de Jésus* de Strauss, inspirée par la philosophie de son compatriote Hegel, n'était elle-même, et nous pourrions fort bien le montrer, si c'en était ici le lieu et le moment, que la résultante presque nécessaire des travaux précédents, soit de ceux du supranaturalisme qui se contentait d'une harmonie des évangiles, où l'esprit de la période des lumières ne laissait pas que de trouver sa place, soit des études du rationalisme, de Paulus entre autres, qui se bornait à enlever, par des moyens qui nous font maintenant sourire, ce que les faits évangéliques avaient de surnaturel. Aussi a-t-elle eu l'immense et précieux avantage de montrer clairement, sans qu'il y eût aucune illusion possible, le néant du système et les graves défauts de la méthode employée jusque-là<sup>1</sup>.

Cette *Vie de Jésus*, qui suscita tant de colères, tant de débats

<sup>1</sup> Ce point de vue et particulièrement les rapports étroits qui unissent la *Vie de Jésus* de Strauss aux méthodes théologiques de son époque ont été développés de la façon la plus intéressante par le professeur Hausrath, de Heidelberg, dans un ouvrage dont le premier volume vient de paraître : *David-Friederich Strauss und die Theologie seiner Zeit*. Heidelberg, Bassermann, 1876.

passionnés, qui remua profondément les esprits, fit comprendre qu'il était de toute nécessité d'appliquer aux évangiles, à l'histoire du fondateur du christianisme les mêmes règles historiques qu'aux ouvrages et aux hommes de l'histoire profane. Quelques-uns ont pu s'effrayer de cette prétention, comme si l'image du Christ avait à perdre quelque chose du grand jour et de la critique de l'histoire ; mais ce sont là de vaines terreurs qui témoignent d'une petite foi dans la puissance de la vérité, d'un respect peu éclairé pour la personne du Maître. Celle-ci n'a rien à craindre de la science sérieuse et chrétienne ; elle a tout à gagner dans ce travail qui, en fin de compte, c'est notre forte espérance, aboutira à sa gloire.

Or ces règles, ces préceptes suivis par la méthode historique moderne et qui sont les conditions essentielles d'une connaissance exacte et scientifique de Jésus, peuvent tous se ramener à deux. Il s'agit en premier lieu de se rendre compte de la valeur, de l'âge, de l'authenticité des documents que nous avons à notre disposition pour notre étude, de la confiance qu'ils peuvent inspirer, de leur point de vue et de leur but ; il faut ensuite acquérir une idée vraie de l'époque, du milieu moral, religieux, politique, social, dans lesquels s'est passée la vie du Christ et dont il a lui-même reçu l'empreinte.

Quant à la première condition, celle qui plus que toute autre manquait à Strauss, Baur et son école se sont chargés de nous mettre sur la voie. On peut reprocher à ce chef illustre de l'école de Tubingue et à plusieurs de ses disciples les plus immédiats un certain parti pris, des exagérations de points de vue justes en eux-mêmes, une tendance assez prononcée à nier plutôt qu'à affirmer, parfois une subjectivité excessive dans les arguments employés et qui enlève à ceux-ci leur valeur. Tous ces griefs peuvent être fondés et ces fautes s'expliqueraient déjà suffisamment par ce phénomène constamment remarqué dans l'histoire que les idées et les principes nouveaux prennent toujours chez ceux qui les ont trouvés une forme et une importance plus grandes qu'il ne convient et qu'on est obligé d'atténuer dans la suite. En tout cas, nul esprit sérieux ne pourra contester au professeur de Tubingue le zèle, la sagacité,

la finesse, la profondeur de vue, le tact exquis de l'historien. C'est lui qui avec ses disciples tels que Schwegler, Kœstlin, Hilgenfeld, a créé au fond l'histoire critique du Nouveau Testament. Sous son impulsion, tous les partis, toutes les tendances se sont mis à l'œuvre. On a étudié jusque dans leurs moindres détails nos documents canoniques. Aucun livre n'a échappé; les témoignages du premier siècle, les preuves externes et internes, la langue, les idées et l'histoire du temps, le développement religieux et philosophique de l'époque, tout a été mis à contribution pour jeter sur nos documents et leur origine le plus de lumière possible. Pour les évangiles, en particulier, on peut dire que chaque ligne a été étudiée en détail. Les ouvrages qui traitent de ces questions sont devenus très nombreux et représentent des tendances très diverses, depuis le vieil Hilgenfeld, qui continue encore, avec quelques légères modifications, le système de Baur, son maître, jusqu'à de Wette, Bleek, Weizsäcker, Weiss, Holtzmann, Volkmar et Scholten.

Quel est le résultat de cet immense et minutieux travail ? A l'heure qu'il est on ne peut dire qu'il soit achevé; au contraire, il reste encore beaucoup à faire, beaucoup de questions à éclairer, de solutions mêmes à réviser, et peu nombreux sont les points sur lesquels on est parvenu à s'accorder entièrement et qu'on peut considérer comme définitivement acquis. Il semble parfois qu'il y ait presque autant de solutions que de critiques, plus d'hypothèses et de chaos que jamais. Cet état de choses peut sembler un moment donner raison aux esprits timorés qui demandent à grands cris qu'on en revienne aux anciens points de vue et qu'on accepte sans plus tarder les traditions que notre siècle a voulu orgueilleusement renverser, car, dit-on, la critique engendre un état général de scepticisme, la négation de toutes les vérités reçues. Strauss est en partie d'accord avec ces craintifs. Dans son dernier ouvrage, qui est comme le testament spirituel (désolant testament à la vérité) de cet homme<sup>1</sup>, il prétend qu'on ne peut rien savoir d'exact sur la personne de Jésus, vu que nos évangiles n'ont aucune

<sup>1</sup> *Der alte und der neue Glaube.*

valeur historique. C'était là peut-être une boutade du vieillard dans un moment de mauvaise humeur, mais nullement l'expression de la situation actuelle. Au contraire, les études faites jusqu'ici semblent nous amener à ce résultat général que les synoptiques nous donnent en somme des matériaux historiques assez certains. On discute encore pour savoir lequel de nos trois évangiles est le plus ancien et se rapproche le plus de la source primitive. Celle-ci doit être cherchée uniquement dans la tradition orale, ainsi que dans quelques écrits évangéliques relatant tout ou partie de la vie et de l'enseignement du Maître, ou bien se trouverait-elle principalement dans un ouvrage perdu pour nous et dont les restes et la physionomie nous auraient été conservés surtout par notre Marc actuel, comme le veulent Holtzmann et Reuss? Quel rapport y a-t-il entre les *Discours de Matthieu*, cités par Papias, évêque de Hiérapolis au milieu du second siècle, et l'évangile qui porte le nom de cet apôtre? Voilà autant de problèmes à étudier encore. Mais ils deviennent à certains égards secondaires quand on songe que les synoptiques fournissent, de l'avis général, une base historique solide. On peut se rapprocher plus ou moins de l'un d'eux, préférer Marc à Matthieu ou Matthieu à Marc, mais cette divergence laisse subsister en entier le fondement posé et n'atteint à tout prendre que des détails.

Quant au quatrième évangile, il est encore trop sujet aux critiques et aux débats pour que nous puissions le ranger sur la ligne des trois premiers, bien que pour nous-mêmes nous penchions fort à admettre son authenticité, surtout après le savant et consciencieux travail de M. Godet sur ce sujet. Nous aurions sans doute nos réserves à faire, nous voudrions établir plus exactement que ne le fait le théologien neuchâtelois l'influence de la personne et des réflexions de saint Jean sur la manière dont il rend les discours du Seigneur, par exemple. Mais passons et contentons-nous de dire que, de l'avis de presque tous les critiques, les synoptiques nous fournissent des matériaux suffisants pour connaître historiquement la vie et l'œuvre de Jésus.

Toutefois, ce point de vue général ne suffit pas, car un ou-

vrage authentique, historique, peut renfermer des erreurs. Il faut donc entrer dans l'analyse elle-même, étudier fait après fait, parole après parole et discuter la valeur de chacune des narrations, de chacune des affirmations de l'évangéliste. C'est ici surtout que le point de vue philosophique auquel on se place exercera son influence sur les résultats auxquels on pourra aboutir. Selon que vous concevez les rapports de Dieu avec le monde, vous admettez ou niez le surnaturel et par ce fait vous admettez ou niez à priori un certain nombre de récits évangéliques, connus sous le nom de miracles. Ici, on ne peut y contredire, la question historique est dominée par un problème de philosophie que l'histoire en elle-même est incapable de résoudre. Si, avec le déterminisme ou le déisme, le surnaturel est une notion contradictoire, impossible à concevoir, il faudra de toute nécessité nier le caractère historique des miracles et le problème consistera à expliquer comment il se fait qu'à une époque relativement rapprochée des événements les légendes ou les mythes aient pu s'emparer à un tel point de l'histoire de Jésus ; pourquoi tant de guérisons, par exemple, nous sont rapportées et attribuées à la puissance surnaturelle du Maître. Je ne crois pas cette tâche facile. Les plates explications d'un Paulus, l'ingénieux système de Strauss qui résout tout en mythes, les habitudes orientales, l'amour du Sémité pour les faits concrets, la disposition de cette race à matérialiser les idées, l'influence même de l'esprit nouveau inspiré par Jésus et qui aurait porté les premiers chrétiens à entourer leur maître de l'auréole des miracles, les analogies historiques empruntées à d'autres milieux, à d'autres religions, ne m'ont pas encore convaincu du caractère légendaire de tous ces faits extraordinaires. J'avoue croire encore à la possibilité du surnaturel, que j'estime entièrement conforme aux notions chrétiennes de Dieu, de l'homme et de la nature<sup>1</sup>. J'en demande pardon aux habiles qui tranchent d'un mot la question. Pour moi, elle me paraît plus compliquée qu'on a l'air de le penser. Qu'il puisse y avoir dans nos documents tel fait lé-

<sup>1</sup> Comp. Les conditions et la notion du surnaturel au point de vue du théisme. — Revue de théologie et de philosophie. Juillet 1876.

gendaire, telle narration mal rapportée, c'est ce que je crois vrai. C'est à la critique de détail de décider dans chaque cas particulier, sans que pour cela le principe général soit entamé.

Une fois ce travail accompli, nous n'avons encore réalisé qu'une partie de notre tâche. Il nous reste à coordonner le mieux possible les faits que nous aurons reconnus comme historiques, à chercher la place de chacun d'eux, afin d'avoir, non-seulement un tableau d'ensemble tel que celui que nous tracent à grands traits et sans préoccupations scientifiques nos évangiles, mais aussi une histoire qui nous fasse entrer dans la genèse des événements, dans leur enchaînement. Comme tout être humain Jésus a eu un développement, non-seulement physique, mais aussi intellectuel et moral, et l'histoire s'appliquera à rechercher, à caractériser les principales phases de ce développement. Dans la première, cela se comprend, Jésus se forme avant tout lui-même comme individu ; il est plus réceptif qu'actif. Il considère le monde, s'instruit par l'expérience, s'informe même auprès des docteurs de Jérusalem des choses qui le préoccupent. Arrivé à l'âge de la maturité avec une claire conscience de son but, il se met à l'œuvre, accomplit sa mission. Ne serait-il pas possible, à l'aide des quelques rares indices que nous fournissent nos évangiles, de montrer le progrès dans l'idée que se fait Jésus de sa mission de Messie, du développement continual de sa communion avec Dieu ? Le Christ a-t-il eu dès le commencement de son ministère une vue parfaite de sa passion ? Questions difficiles et intéressantes à résoudre avec beaucoup d'autres.

En tout cas, une chose est certaine et c'est la condition même de toute histoire. Jésus, que l'Ecriture regarde comme un homme, sur l'humanité duquel elle insiste avec force, a dû à priori subir un développement dans tout son être. Si on le conçoit autrement, il ne faut plus parler de son humanité ; il faut se ranger parmi les docètes et nier carrément une histoire de sa personne.

Enfin les évangiles, si authentiques puissent-ils être, ne suffisent pas pour donner à Jésus sa vraie place dans l'histoire,

pour déterminer avec exactitude ce qui le distingue particulièrement, ce qui fait son originalité et sa grandeur. Comme nous l'avons indiqué plus haut, pour être compris dans sa vérité, tout individu qui a joué un rôle historique important doit être placé dans le milieu dans lequel il a vécu, jugé et apprécié d'après les circonstances qui l'ont entouré. On a raison sans doute d'appeler Jésus une individualité centrale dans l'histoire, un homme qui, au point de vue religieux, dépasse en puissance, en autorité et par l'immense influence qu'il a exercée, tout ce que nous avons connu jusqu'à ce jour. Tous les hommes sérieux, même les plus prévenus, les plus opposés au courant d'idées et de sentiments qui ont dans le christianisme leur berceau, ne peuvent nier ce fait et doivent en tenir dans l'histoire un compte proportionné à la grandeur de cette influence.

Malgré cela, les lois générales de l'histoire qui rattachent les uns aux autres par d'étroits liens les événements et les phénomènes de tout genre qui se succèdent au sein de l'humanité n'ont pas été violées par l'apparition de cette personnalité gigantesque, qui n'est qu'un anneau, anneau important, essentiel, central, dans la longue chaîne de l'humanité. Il s'agit donc de savoir comment cet anneau se rattache à ceux qui l'ont précédé.

Il y a une grande part de vérité dans les paroles suivantes de Spinoza : « L'homme n'est pas dans la nature comme un empire dans un empire, mais comme une partie dans un tout, et les mouvements de l'automate spirituel qui est notre être sont aussi réglés que ceux du monde matériel où il est compris. » Otez à cette thèse du grand philosophe ce qu'elle a de trop déterministe dans sa négation de toute liberté et vous aurez cette idée, à mon sens profondément juste, que chaque individu est en partie formé dans son caractère, dans ses idées, dans la manière dont il conçoit sa mission dans le monde, par l'époque qui l'a vu naître. Si, d'un côté, en vertu de sa liberté et selon l'énergie de son individualité, il moule plus ou moins à sa façon les facteurs qui le forment et exercent sur lui une constante influence, il est pourtant toujours par quelque côté fils

de son temps, qu'il ne peut dépasser que dans la mesure où cette faculté créatrice que nous appelons le génie lui a été donnée.

A cette loi, nul être humain n'échappe et, comme Platon, Racine, Shakspeare s'expliquent en partie par leur époque, Jésus aussi fut fils de son temps, enfant de sa patrie terrestre, de ses conceptions, de ses luttes, de ses préoccupations. S'il fût né à Athènes, dans ce centre intellectuel et philosophique, plutôt que dans un bourg obscur de Palestine, dans un milieu religieux profondément différent du monde grec et dans lequel les conceptions de Dieu, du monde, de la nature, étaient autres que celles de l'antiquité classique, il eût porté aussi un autre caractère et son génie se serait manifesté sous une autre forme.

Aussi pour connaître Jésus importe-t-il extrêmement de connaître son milieu historique et, à ce point de vue, il nous reste encore beaucoup à faire. Comme cela arrive trop souvent pour les grands génies, on les étudie trop en eux-mêmes sans tenir un assez grand compte des circonstances qui les ont produits, sans chercher suffisamment comment ces héros ont été ce qu'ils ont été, non-seulement par la force de leur caractère, par cette étincelle divine qui leur fut dévolue, mais encore par leur milieu. Ainsi combien ne trouvons-nous pas d'hommes, même parmi les plus instruits en ces matières, qui n'ont qu'une idée fort peu nette des liens qui rattachent Jésus à son époque, qui, par conséquent, ne peuvent concevoir que très généralement aussi ce qui fait son originalité et sa grandeur.

Ainsi l'on croit et l'on dit souvent que Jésus se rattache à l'Ancien Testament, dont il spiritualise ou développe les notions fondamentales. A prendre cette thèse dans tout ce qu'elle a de vague, nous n'avons rien à y opposer. Rappelons seulement qu'entre Jésus et le dernier prophète de l'ancienne alliance avant Jean-Baptiste, il s'est écoulé près de quatre siècles. Durant ce temps, les idées ont marché, l'état religieux d'Israël n'était plus sous Hérode Antipas ce qu'il fut au VIII<sup>e</sup> siècle ou à l'époque de Malachie. La domination persane, puis la période grecque exercèrent sur la marche des idées

une profonde influence, sans parler de la philosophie d'Alexandrie, de Philon, entre autres. Les apocryphes de l'Ancien Testament sont les trop rares documents de cette époque. A l'heure où Jésus apparut sur la scène de l'histoire, le peuple juif, en Palestine du moins, était divisé en plusieurs partis religieux, qu'il s'agirait d'étudier sérieusement. Les sadducéens représentaient la tradition antique ; les pharisiens, tout en se rattachant à la loi, prétendaient pouvoir la développer et constituaient en religion ce qu'en politique nous appellerions la fraction progressiste. Les esséniens enfin, établis sur les bords occidentaux de la mer Morte, non loin des lieux où le Baptiste exerça son ministère, avaient leurs doctrines spéciales. En outre, le livre de Daniel et probablement d'autres apocalypses semblaient à ce moment occuper les esprits<sup>1</sup>. Ces phénomènes divers donnaient à la synagogue, à la vie religieuse du peuple palestinien un cachet particulier. Jésus a profité, a tenu compte positivement ou négativement de tous ces éléments, il a été influencé par eux. Ainsi, pour ne citer qu'un trait, qu'un seul exemple, la notion du royaume des cieux, à laquelle le préicateur galiléen a donné une si grande importance et un si complet développement, n'est qu'en germe dans les écrits canoniques de l'ancienne alliance ; elle se retrouve développée et précisée dans les apocryphes.

Au point de vue politique, la situation de la Palestine à l'époque de Jésus était toute spéciale, et la position faite à la société juive par la conquête romaine ne laissait pas que de donner au pays et à ses antiques espérances messianiques une couleur particulière. On pourrait relever d'autres points encore ; mais le temps presse et nous devons passer. Disons seulement que cette étude qui consiste à placer Jésus de Nazara dans son milieu historique, qui cherche à jeter par là un nouveau jour sur sa personne, a été entreprise par deux théologiens de renom, Hausrath et Keim<sup>2</sup>. Mais cette préoccupation, ce point de

<sup>1</sup> Ainsi le *Livre d'Hénoch* et l'*Assomption de Moïse*. — *Hausrath*, Neutestamentliche Zeitgeschichte. (1868-1872.) *Keim*, Gesch. Jesus von Nazara in ihrer Verkettung mit dem Gesamtleben seines Volkes, 3 vol. — Citons encore *Schürer*, Neutest. Zeitgesch. (1874.)

vue relativement nouveau demandent encore beaucoup d'études spéciales, ont besoin aussi d'être complétés et précisés en plus d'un point.

Ainsi, par les divers moyens que nous venons d'indiquer, et en suivant scrupuleusement la méthode scientifique, nous pouvons arriver, je crois, à connaître d'une façon assez complète la personne historique du Christ et à déterminer l'essence même de son caractère et de son œuvre. Mais après les faits et leur exposition génétique, il nous reste à examiner l'impression que la personnalité de Jésus a faite sur ses contemporains et comment ceux-ci l'ont expliquée. A cette question, que répond le Nouveau Testament?

## II

Il y répond en statuant, de diverses manières et à divers points de vue, ce que nous avons coutume d'appeler la divinité de Jésus-Christ. Qu'on veuille bien le remarquer, cette affirmation n'est pas à proprement parler une thèse historique, l'affirmation d'un fait concret. Elle résume plutôt l'impression que la personne du Christ historique a faite sur ses contemporains et l'explication qu'ils ont donnée de l'influence de cette puissante individualité. C'est pour cela que nous rangeons l'étude de cette question, non pas dans l'histoire même du Maître, bien qu'elle puisse fort bien en former la conclusion, mais plutôt dans la théologie biblique. C'est, si l'on veut, la philosophie de cette histoire, son explication dernière. Aussi avons-nous appelé ce côté de la question le côté dogmatique.

Cette impression, cependant, résumée dans ces mots : la divinité du Christ, s'appuie sur l'histoire, en est la conclusion. Elle a été produite par les faits, par la personnalité même de Jésus, par ses miracles, par ses paroles pleines d'autorité et de nouveauté, par son caractère, par sa pureté morale et aussi par certaines expressions employées par Jésus, lorsqu'il parlait de la nature de ses rapports avec Dieu son Père. Il prétendait, n'est-il pas vrai, d'après le témoignage de nos documents, être sur la terre l'exacte représentation de Dieu, son image

parfaite, puisque quiconque l'avait vu et connu avait vu et connu le Père<sup>1</sup>. Il disait encore que lui et son Père ne formaient au fond qu'une seule et même unité morale, et que le secret de la communion entre l'homme et Dieu se trouvait dans sa propre personne. Par elle, en elle, la créature s'unit au créateur, le divin à l'humain.

L'expérience de la primitive église, l'immense et féconde impression produite par le Maître sur les disciples ont confirmé ces assertions, étranges au premier abord, et dans un accord unanime ou presque unanime les écrivains du Nouveau Testament ont proclamé ce grand fait, expression de leur conscience religieuse : Jésus est divin d'origine ; il dépasse par sa grandeur morale tout enfant d'Adam. En lui s'est réalisé une fois l'idéal humain, l'union complète du divin et de l'humain, et ainsi il est devenu le modèle accompli, le type le plus parfait de la race humaine.

Ce langage que je viens de tenir, messieurs, ressemble plus, n'est-il pas vrai, à celui d'un homme inspiré par l'esprit du XIX<sup>e</sup> siècle, par les conceptions religieuses, morales, spéculatives de notre époque qu'à celui des écrivains du Nouveau Testament. C'est vrai : et, dans ces quelques mots, je n'ai cherché qu'à exprimer à ma manière et selon les habitudes d'esprit qui me sont propres la pensée fondamentale, la substance même de ce que nous disent en une autre langue les premiers et plus anciens écrivains chrétiens. Mais ce phénomène vous montre qu'ici pour le côté dogmatique, comme pour le côté historique de la question, il est nécessaire de tenir compte des formes et des méthodes de pensée propres aux divers âges de l'histoire. Le Christ dogmatique du Nouveau Testament, ou si vous le voulez, pour employer une expression usitée, le Christ idéal, a besoin lui aussi d'être étudié à la lumière des idées, des conceptions diverses au milieu desquelles il est né.

Et n'est-ce pas peut-être pour avoir trop négligé cet élément au fond si simple et si naturel que les discussions sur ce sujet

<sup>1</sup> Jean XIV, 9.

ont si souvent dégénéré en débats passionnés et stériles. Chacun tranche la question de prime abord, chacun nie ou accepte l'impression apostolique, selon les idées qu'il se fait de Dieu et de ses rapports avec le monde. Personne ne songe qu'il serait avant tout nécessaire de s'informer quelle est au fond l'exacte conception du Nouveau Testament sur ce sujet, de ce qu'il y a de permanent, d'éternellement vrai dans ce système et de ce qu'il faut attribuer à l'époque, aux idées du temps, élément constamment variable et toujours à transformer, au fur et à mesure des progrès de la pensée et de l'état général de la conscience religieuse. D'ailleurs, si l'on y regardait d'un peu près, on verrait bientôt, on l'a vu du reste, que nos écrits sacrés, tout en ayant sur le sujet qui nous occupe une pensée unique et fondamentale, présentent pourtant celle-ci sous des formes ou des faces différentes, et nous donnent ainsi le spectacle non d'une seule et unique christologie, mais de plusieurs systèmes de ce genre. On peut, en tout cas, en compter deux, peut-être même davantage. Ainsi les évangiles de la naissance ont à la base de leurs divers récits une conception matérialiste, ou du moins physique, assez différente de celles de la théologie johannique ou du système paulinien. Paul, en plus d'un point, s'écarte de Jean, et si nous en avions le temps, nous pourrions entrer dans les détails de ces divergences. Mais, quoi qu'il en soit, un trait essentiel sépare la christologie apostolique de la nôtre. « Comme le dit Rothe, les premiers chrétiens et leur époque n'avaient pas et ne pouvaient pas avoir la notion d'une habitation morale de Dieu en Christ <sup>1</sup>. Aussi cherchaient-ils, Paul et Jean en particulier, à y suppléer et à résoudre le problème de la divinité du Christ par le moyen de l'idée, alors répandue dans la théologie juive, d'un esprit du Messie qui aurait préexisté dans le ciel auprès de Dieu. » Ainsi est née

<sup>1</sup> *Le problème christologique*, par J.-F. Astié, 1874, pag. 221. La pensée de Rothe est sur ce point quelque peu absolue. Il est évident que la théologie apostolique possédait la notion de l'habitation morale de Dieu dans l'homme. Il suffit de citer, pour le prouver, la doctrine du Nouveau Testament sur le Saint-Esprit. Mais ce qui est sûr, et c'est en cela que la pensée de ce théologien nous paraît très juste, c'est que pour expliquer

l'idée du Christ préexistant<sup>1</sup>, du Verbe qui était éternellement auprès de Dieu et qui a été manifesté en chair. Christ, dans cette conception, est l'image du Dieu invisible, le premier-né de toutes les créatures, le commencement de la créature de Dieu. Tout en conservant l'identité personnelle, son moi, comme s'exprime la philosophie moderne, a passé de la sphère divine, de l'existence indépendante de l'espace et du temps dans la sphère humaine, dans le monde fini. Il a été soumis à toutes les conditions des êtres finis, et le procès normalement commencé, moralement accepté, s'est achevé dans la glorification du Christ, c'est-à-dire dans une perfection dans laquelle l'être lui-même a acquis la réalisation parfaite et définitive de son individualité. C'est là, à grands traits, la physionomie, la tendance générale du système. Il s'agit maintenant, pour la théologie historique du Nouveau Testament, d'entrer dans les détails, de pénétrer dans l'intimité même des idées exprimées, d'en montrer la genèse, le développement, la raison d'être, ce que le temps dont nous disposons ne nous permet pas de faire.

Un mot encore et j'ai fini : Quelques-uns de mes auditeurs se demanderont peut-être ce qui restera pour nous de cette impression des apôtres, de cette divinité de Jésus-Christ, après qu'elle aura été éclairée et expliquée à la lumière de l'histoire. Devrons-nous prononcer une condamnation complète de ce point de vue et le ranger purement et simplement au nombre de ces systèmes que la pensée philosophique et religieuse s'est plu à éléver dès l'origine de notre race et qui disparaissent

la personne de Christ on insistait moins que ne nous le faisons de nos jours sur l'identité essentielle de la nature divine et de la nature humaine. On expliquait surtout la divinité du Christ par sa préexistence. Sans négliger ce côté de la question, nous mettons aussi l'accent sur le côté moral, nous déduisons la divinité du Christ plus encore de sa parfaite sainteté que de sa préexistence. — Voyez aussi *Ch. Secrétan, Philosophie de la liberté. — L'histoire. — Leçon XIII.*

<sup>1</sup> N'oublions pas, cependant, que cette explication est à elle seule insuffisante. Il s'agirait, entre autres, de savoir, la question n'est pas entièrement résolue pour moi, si Jésus lui-même n'a pas affirmé sa préexistence.

les uns après les autres ? Je ne le crois pas. Plus d'un détail sans doute, plus d'un trait de ces vastes et grandioses conceptions devront s'effacer devant nos yeux habitués à une autre lumière, à une autre mesure des choses. Mais le principe lui-même, l'impression résumée par ces mots : la divinité du Christ reste toujours, même si en plus d'un point nous la présentons et la concevons d'une façon quelque peu différente des auteurs du premier siècle.

J'en trouve une première preuve chez ceux-là mêmes qui s'efforcent de faire disparaître cet élément de la christologie moderne. Strauss lui-même n'a-t-il pas déclaré dans un de ses meilleurs, mais trop courts moments, que Jésus est un être *unique*, qui ne sera jamais dépassé. Keim, de son côté, en appelle à la personne du Christ comme au plus grand des miracles, comme au seul vrai miracle. Qu'est-ce à dire en dernière analyse, sinon que Jésus est plus grand qu'aucun homme. Car c'est gravement outrager l'humanité et son histoire que de dire de l'un de ses membres, même du plus grand, du plus profond des génies, qu'il ne sera jamais dépassé. — Qu'en savons-nous ? Qui nous le dit ? Où est la garantie d'une affirmation aussi colossale ? Et si nous sommes forcés par l'étude impartiale des faits d'accorder à Jésus cette place unique, centrale, dans le sein de notre race, pourquoi vouloir attribuer à cette exception une cause tout ordinaire, pourquoi se refuser à proportionner la cause à l'effet ?

Comme le dit un de nos théologiens, « si les études historiques impartiales ne permettent pas d'admettre les préjugés de l'ébionitisme le plus extrême qui ne sait voir en Jésus qu'un simple homme, il faut avoir le courage de surmonter la répulsion à l'égard du surnaturel, pour peu qu'on tienne encore à sa réputation d'historien désintéressé et impartial<sup>1</sup>. » Et pour nous, jusqu'à plus ample informé, en attendant une solution plus satisfaisante du problème, si toutefois on peut jamais nous la donner, nous en restons, pour le principe général, à la conclusion des apôtres : Jésus est un être qui unit en sa personne la divinité et l'humanité. Ce qui nous permet de faire cette

<sup>1</sup> *Le problème christologique*, par Astié.

synthèse, c'est cette notion biblique et chrétienne, trop oubliée et négligée, qui ne voit pas dans ces deux natures ou ces deux formes d'existence une différence essentielle, mais une identité fondamentale. Si l'on nous permettait d'exprimer ici en deux mots notre pensée sur ce sujet, pensée qui, pour être bien comprise et équitablement jugée, devrait être développée, nous dirions : Jésus a réalisé d'une manière parfaite l'idéal humain, il a atteint à la parfaite sainteté et par là il a montré qu'il possédait en lui la vraie nature humaine. Celle-ci, comme le pressentaient déjà les antiques traditions religieuses des Hébreux<sup>1</sup>, suppose nécessairement un rapport métaphysique, un rapport de nature entre Dieu et l'homme, condition essentielle d'une union morale entre la créature et son créateur. Ce Jésus, chef nouveau de l'humanité restaurée, invite ses frères à le suivre et à atteindre, par leur communion avec l'Auteur et le Principe de tout ce qui existe, cette union dans leur personne du divin et de l'humain qui leur permettra de se nommer légitimement les fils de Dieu.

On nous reprochera peut-être une trop grande hardiesse et un abandon dangereux et effrayant des doctrines scripturaires. Ce reproche, je le crois peu fondé. J'ai abandonné peut-être certaines théories acceptées et aimées, mais non les principes, les bases mêmes de la foi évangélique. D'ailleurs, j'appartiens à ceux qui, avec notre grand Vinet, ont encore la naïveté de croire que l'Evangile a toujours de nouveaux trésors à nous dévoiler, que sous son influence bénie nous sommes appelés à sonder toujours mieux, à approfondir toujours davantage les grandes choses qu'il nous enseigne, afin d'avancer toujours plus aussi dans une véritable connaissance de l'homme et de Dieu. Ce grand élan donné à la pensée et à la foi religieuse par Jésus n'est point achevé encore ; il durera autant que le monde lui-même et le même esprit de foi et de science aussi qui a produit et inspiré les saint Paul, les saint Jean, les Calvin, les Luther, avec leur amour pour la cause de Dieu qui est celle de l'humanité, avec leurs profondes spéculations, a encore aujourd'hui la force créatrice des premiers jours.

<sup>1</sup> Gen. I, 28.

## III

Tel est aussi l'esprit de science et de foi éclairée qui, avec l'aide de Dieu, dirigera mon enseignement, tant qu'il me sera donné de me trouver au milieu de vous. Il n'est, du reste, point nouveau venu dans cette académie vaudoise, qui a déjà compté dans son sein plus d'un esprit d'élite, plus d'un savant penseur. Et sans chercher bien loin parmi ceux qui ne sont plus, je me fais un plaisir et un devoir de rendre ici un témoignage public de ma reconnaissance à ceux d'entre vous, messieurs les professeurs, mes chers collègues, qui avez été mes maîtres bien-aimés. Vous m'avez inspiré l'amour du travail ; vous m'avez initié aux profondeurs de la pensée avec cet esprit de largeur et de vérité dont je viens de parler. Vous, en particulier, messieurs les professeurs de la faculté de théologie, vous avez été pour moi dès l'origine, comme vous l'êtes pour tous ceux qui vous sont confiés, non-seulement des maîtres vénérés, de savants docteurs, mais aussi des amis fidèles et dévoués. Il n'est pas éloigné le temps où j'étais moi-même assis sur les bancs de l'auditoire pour écouter vos profondes et intéressantes leçons, et certes je ne pensais pas alors que je serais sitôt appelé à me placer à vos côtés. S'il m'eût été permis de choisir, j'aurais préféré rester encore longtemps dans la solitaire mais aimable vallée où j'exerçais avec joie la grande et noble mission de ministre de Jésus-Christ, où je pouvais travailler et méditer en paix les difficiles problèmes que nous pose la religion. Mais il a dû en être autrement. Acceptez-moi donc non-seulement comme un collègue dans la grande œuvre que nous avons à poursuivre en commun pour le bien de la patrie et de l'église, mais aussi comme un homme qui, à cause de sa jeunesse et de son inexpérience, a encore grand besoin d'être dirigé et conseillé. Traitez-moi encore un peu, je vous prie, comme votre élève ; que je trouve en vous des guides sûrs et éclairés !

Quant à vous, messieurs les étudiants, que vous dirai-je ? Ma présence en ce lieu, à ce moment, doit, n'est-il pas vrai,

rappeler à votre mémoire le maître aimé et regretté <sup>1</sup> que nous avons perdu et auquel je suis appelé à succéder. Ses talents, son affection, ses dons du cœur et de l'esprit dont il était si richement doué, vivront longtemps encore au milieu de nous, et ce souvenir nous consolera quelque peu de son trop rapide départ pour les demeures éternelles. Je veux essayer moi aussi de m'inspirer de l'esprit de ce maître vénéré, qui fut le mien : et mon désir le plus cher serait qu'au jour où comme lui j'aurai achevé ma course ici-bas, après avoir travaillé en humble serviteur à la tâche qui m'est imposée, on pût m'appliquer ces paroles que l'un des vôtres prononça sur le bord de la tombe de notre ami : « Christ vivait dans son enseignement. »

J'ai dit.

PAUL CHAPUIS.

<sup>1</sup> Louis Miéville, professeur à l'académie de Lausanne depuis octobre 1872 à juillet 1875. († 9 juillet 1875.)

---